

*Kakadu, il y a 50 000 ans*

Elle s'appelait Djuwe, elle avait treize ans, et elle était splendide. Djanay l'observait en train de rire avec les autres jeunes femmes. Il admira la cambrure de ses reins et sa croupe lourde de promesses lorsqu'elle s'éloigna d'un pas nonchalant, laissant battre son panier d'osier contre sa hanche pour l'aguicher. À peine avait-il posé les yeux sur elle qu'il l'avait désirée.

S'en était-elle rendu compte? En tout cas, elle se retourna brièvement. Son regard ambré croisa celui du garçon, qui y lut un éclair de défi. Elle lui décocha un sourire avant de faire demi-tour pour se perdre bientôt parmi les ombres mouche-tées des arbres.

Djanay roula sur lui-même dans l'herbe haute en réprimant un grognement de frustration. Jamais il ne posséderait Djuwe : en s'unissant, ils transgresseraient la loi sacrée, le *mardayin*. On les bannirait, ou bien même on les tuerait. Mais alors, pourquoi le narguait-elle? Il ferma les yeux. La réponse était simple : parce qu'elle le tenait sous son emprise. Parce qu'elle le savait. Et parce qu'il lui plaisait d'user sur lui de ce pouvoir.

— Debout, paresseux.

Un coup de pied dans les côtes le fit sursauter. Djanay lança un regard furibond à son demi-frère.

— Je ne suis pas paresseux, rétorqua-t-il en se relevant à la hâte.

Malangi avait une bonne vingtaine d'années de plus que lui. Des fils argentés brillaient dans sa chevelure, tandis que

de profondes cicatrices initiatiques barraient son torse. C'était un chasseur émérite, un aîné respecté de tous. Mieux valait ne pas le contrarier.

— Tu dors au soleil comme les vieilles femmes, rembarrait-il son cadet. Tu ferais mieux d'aller à la chasse. Nous devons faire provision de nourriture avant notre voyage.

Djanay opina en évitant de croiser le regard de son rival, redoutant que celui-ci devine la passion coupable qu'il éprouvait pour sa jeune épouse. Il s'éloigna à grandes enjambées, l'âme et le cœur confus. Il sentait dans son dos l'œil perçant de son demi-frère, pareil à une lance prête à entamer sa peau nue.

Le soleil était haut, les arbres alentour projetaient leur ombre à la surface du lagon. Djanay se dirigea vers le bush et le sommet vertigineux des falaises rouges dominant les méandres de la rivière. À peine eut-il entamé son ascension que la sueur chassa ses pensées extravagantes. Le garçon possédait l'allure typique des hommes de son clan : il était grand et mince, et sa peau d'ébène s'ornait de tatouages tribaux. Il ne portait qu'une fine ceinture de jonc, ainsi qu'un collier de dents de kangourou. Ses yeux avaient la couleur de l'ambre, une noire chevelure indémêlable et bouclée encadrait son visage rond. Son nez large était percé d'un os d'oiseau, ses lèvres charnues cernées par une barbe naissante. À quatorze ans, il venait d'être soumis au rituel d'initiation à l'âge adulte. On exigeait maintenant de lui qu'il démontre ses talents de chasseur, comme son père et ses frères avant lui.

Il atteignit bientôt la pierre plate et lisse qui saillait à flanc de falaise. De là, il jouissait d'une vue somptueuse sur les vastes forêts, les montagnes fièrement dressées devant lui et l'eau qui miroitait en contrebas.

Tel était le territoire que les Esprits ancestraux avaient confié au clan de Djanay. Un territoire sacré. Chaque pierre, chaque rocher y évoquait les Esprits de la Création, on les reconnaissait dans toutes les courbes de la rivière et dans le moindre murmure du vent. Comme tous les siens, le jeune homme en serait le gardien jusqu'à ce que ses os se réduisent en poussière. La Terre Mère subvenait aux besoins des hommes, elle les consolait, leur dispensait ses leçons. C'est

pourquoi l'adolescent devait apprendre à vivre en harmonie avec les saisons, à suivre le flux et le reflux de la nature. Puisque toutes les créatures vivantes dépendaient les unes des autres, il fallait coûte que coûte chérir et préserver leurs valeurs spirituelles communes.

Les Kunwinjku avaient atteint la région, alors que les Esprits ancestraux vivaient encore dans le *temps du rêve* – un temps d'avant la connaissance humaine, qui était aussi l'époque à laquelle les Esprits avaient choisi d'apparaître au clan pour le mener vers sa terre promise. Leur guide était un grand ancien du nom de Bininuwuy. Il avait disparu depuis longtemps, mais le périple qu'il avait accompli n'en survivait pas moins dans les légendes transmises de génération en génération par les aînés, ainsi que dans les peintures décorant les parois de la grotte devant laquelle Djanay se tenait.

Le silence régnait en maître au sommet des falaises. Tandis qu'il faisait jouer ses muscles, le garçon sentit peser sur lui les attentes de ses aïeux. C'était un lourd fardeau que de se soumettre à leur loi, quand tout en lui souffrait de ne pouvoir s'unir à Djuwe. Il songea à la fillette qu'on lui avait promise à cinq ans. Aladjingu appartenait à la tribu des Ngandyandyi, dont le territoire s'étendait au nord-est de celui des Kunwinjku. Elle était l'enfant du grand-oncle de Djanay. Leur rencontre avait été fugace mais, après le *corroboree*, elle deviendrait son épouse. Hélas, elle était loin d'embraser ses sens comme le faisait Djuwe.

Il poussa un profond soupir avant de pénétrer à pas de loup dans la grotte, en quête d'apaisement. Les lieux étaient interdits aux femmes et aux adolescents non initiés, mais Djanay avait participé à la cérémonie. Il avait subi la circoncision sans broncher, et sans broncher avait laissé la pierre aiguisée entailler la peau de sa poitrine et de ses bras, où l'on avait tracé les lignes sacrées. Le courage dont il avait fait preuve témoignait de son honneur. Il connaissait à présent les rites secrets auxquels on se livrait ici. On lui avait enseigné à survivre seul dans l'immensité sauvage de Kakadu.

Face aux fresques ocre qui couvraient les parois de la caverne, il redécouvrit les légendes consignées là jadis par les anciens.

La première image figurait un vaste continent que les aînés appelaient le Gondwana. Les Kunwinjku y côtoyaient d'autres peuples, sous une pluie blanche et froide qui avait gelé les sols, à tel point qu'il devenait difficile de chasser. Sur la deuxième illustration, le Gondwana se morcelait : des eaux peu profondes le séparaient maintenant d'une masse plus grande où abondaient les arbres et les animaux. Le troisième tableau représentait les membres de nombreuses tribus en train de traverser les eaux, à pied ou en canoë. Sur le quatrième, enfin, hommes et femmes cheminaient à travers le gigantesque territoire où Djanay vivait aujourd'hui.

Les conflits qui avaient ensuite éclaté entre les clans s'étaient soldés par de nombreux décès. On avait enlevé des femmes et massacré des guerriers. À l'inverse, des mariages avaient été célébrés et des alliances conclues à mesure que d'autres groupes affluaient vers le sud. Mais on avait de plus en plus de mal à chasser. Quant à la communication entre les tribus, elle devenait presque impossible, en raison des rivalités et de la multiplicité des langues ou des dialectes. Les clans avaient fini par se disperser aux quatre coins de la nouvelle nation ; et les Kunwinjku avaient été chargés de veiller sur Kakadu.

Djanay se demandait ce qu'on trouvait au-delà des territoires de chasse qu'il connaissait si bien, mais il s'était fait à l'idée qu'il n'en saurait jamais rien. Car d'invisibles frontières cernaient la région dévolue à son peuple : les *songlines*, qu'on ne franchissait qu'avec l'accord des aînés, lors d'un *corroboree*. Si le garçon tentait de désobéir, il mourrait.

Après s'être recueilli sur les ossements des aînés disparus, en murmurant les séculaires prières d'usage, il entreprit de redescendre parmi les rocs. Il était temps pour lui de partir à la chasse.

Les canards s'étaient révélés des proies faciles. Le délicieux fumet du *goanna* et du wallaby rôtis s'élevait dans l'air, où il se mêlait à l'odeur du feu de camp. Lorsque le jeune homme déposa les vingt oiseaux devant sa mère, son estomac gargouillait.

— Félicitations, Djanay.

Elle lui adressa un large sourire et serra plus fort, dans le creux de son bras, le bébé qu'elle allaitait. Le garçon bomba le torse. Il lorgna Djuwe pour voir si ses prouesses l'avaient impressionnée.

L'adolescente se tenait penchée sur les baïes qu'elle était en train d'accommoder. Le bref regard oblique qu'elle lui jeta à travers ses mèches indiqua au jeune homme qu'elle avait remarqué sa présence.

— Ton père t'attend, fit Garnday, la voix basse et l'œil aux aguets. Tu ferais mieux de te dépêcher.

Djanay comprit qu'il devait redoubler de prudence : rien n'échappait à l'attention de sa mère. Il rejoignit les autres jeunes initiés, à distance respectable des aînés. Ceux-ci se reposaient sous les arbres, flanqués de leur habituelle cohorte de chiens. Ces *dalkans* au pelage jaune devenaient en hiver une source de chaleur appréciable. En période de famine, on consommait leur chair et, le reste du temps, ils se montraient bons gardiens. Ils n'étaient certes pas domestiqués, mais possédaient d'évidentes affinités avec les hommes du bush.

Le père de Djanay se tenait assis en tailleur. Sa chevelure grise et son visage flétri attestaient son grand âge, de même que son infinie sagesse. Le jeune homme se sentait tout petit en présence de ces êtres vénérables. Sans eux, pas de cérémonies initiatiques, pas de *temps du rêve*. Sans eux, la vie des Kunwinjku, régie par la grandeur d'âme et le respect des lois, sombrerait dans le chaos.

Le garçon balaya le campement d'un regard satisfait. Les femmes et les fillettes bavardaient, elles pépiaient comme de petits oiseaux en préparant le dîner. De temps à autre, elles chassaient les chiens trop hardis. Les nourrissons se cramponnaient au sein de leur mère, et quelques enfants jouaient avec un lézard qu'ils venaient de capturer. La scène arracha à Djanay un rictus amusé. Selon son habitude, sa mère distribuait les ordres, bien qu'elle ne fût que la seconde épouse de son mari.

Il observa la première femme de ce dernier, la mère de Malangi. Elle était vieille, frêle et fripée. Elle ne tarderait plus à entendre le chant des Esprits l'invitant à les suivre en direction

des étoiles. Peut-être Garnday le sentait-elle, et éprouvait-elle ainsi son autorité. Mais elle aurait mieux fait de se montrer plus subtile : l'aînée des deux épouses continuait d'inspirer le respect au sein du clan et d'exercer sur le père de Djanay une influence considérable.

Garnday, de son côté, se livrait à d'intenses réflexions : comment agir avec son fils ? Les regards ardents qu'il coulait à Djuwe n'étaient que pure folie. Tôt ou tard, le sang coulerait, car Malangi était jaloux. Et puis l'on comptait à présent sur le garçon pour se conformer au *mardayin*. Sa mère avait été si fière de lui, elle avait placé en lui tellement d'attentes. Elle adorait ce fils que son mariage imminent avec Aladjingu allait rapprocher des aînés qui dirigeaient la tribu. Si tout se déroulait comme prévu, elle avait bon espoir de le voir un jour prendre la tête du clan – Malangi avait déjà trente-cinq ans ; il serait mort depuis des lunes lorsque Djanay atteindrait sa majorité. Hélas, les ambitions de Garnday étaient en train de se volatiliser. À cause de Djuwe. Djuwe l'intruse. Djuwe par laquelle le scandale menaçait d'arriver.

Elle observa l'adolescente en plissant les yeux. Celle-ci avait été promise à Malangi dès ses premiers jours. Elle était la fille d'un aîné de la tribu Iwadja. Bien que la différence d'âge fût énorme entre les époux, elle n'était pas rare. L'alliance entre deux clans revêtait une importance capitale : elle permettait de partager ensuite les territoires de chasse, et l'on s'épaulait en cas d'attaque ennemie.

La mère de Djanay s'avisait soudain que sa vieille rivale la scrutait. Elle devina aussitôt que son fils courait de graves dangers. Elle frissonna. Il ne tarderait pas à entraîner la jeune fille dans le bush et, ce jour-là, la première épouse s'empresserait de le châtier. Car, en dépit de son grand âge, elle nourrissait elle aussi certaines prétentions : elle voulait que Malangi devienne le chef de la tribu.

Les deux femmes échangèrent un regard plein d'animosité. Garnday savait que sa jeunesse parlait contre elle aux yeux de son aînée. Cette jeunesse qui lui permettrait de donner encore à leur mari commun de nombreux fils. Elle devait néanmoins

lui témoigner de la déférence, apprendre d'elle les secrets de sa survie, se plier à ses désirs et veiller sur ses vieux jours. Elle se redressa, rejeta vers l'arrière sa chevelure noire dans un geste de défi, et se hâta vers le feu.

Djuwe vivait auprès de la tribu depuis dix pleines lunes, mais elle n'était toujours pas enceinte. La mère de Djanay la toisa avec dédain. Elle la soupçonnait d'ingurgiter ce mélange de feuilles et de baies dont on usait pour se débarrasser d'un enfant à naître.

Toutes les femmes y avaient recours, car il était impossible de demeurer un membre actif de la tribu en allaitant plus d'un nourrisson à la fois. De même, quand naissaient des jumeaux, on sacrifiait immédiatement l'un ou l'autre. C'est que, durant la saison sèche, le clan entreprenait souvent de longs voyages à travers les plaines arides : on cherchait de l'eau, et seuls les plus robustes survivaient.

— Elle n'a aucune raison de rester sans enfant, grommela Garnday. À moins qu'elle soit stérile. Mais j'en doute.

Djuwe lança un regard aguicheur à Djanay.

— Non... Elle a d'autres intentions.

Les préparatifs du dîner la ramenèrent à la réalité. Il fallait répartir les aliments. On servait en premier les hommes adultes et les récents initiés, auxquels on réservait les meilleurs morceaux de viande. Les jeunes femmes nourrissaient ensuite leurs rejetons avant de manger à leur tour. Enfin, les plus âgés fouillaient les cendres pour y prélever quelques restes. Pour autant, on ne leur manquait pas de respect : des chants célestes les inviteraient bientôt à rejoindre la Terre des Esprits, on aurait tort de gâcher la nourriture en les laissant faire bombance. Il était préférable de subvenir aux besoins des chasseurs et des cueilleurs, puis de redonner des forces à la génération montante.

Garnday observait Djuwe en mastiquant sa viande grillée. L'adolescente riait avec ses amies, la graisse de canard faisait reluire ses lèvres. Sans cesse elle guignait Djanay. Garnday fut obligée de reconnaître à contrecœur qu'elle était splendide. Mais, déjà, Malangi épiait le moindre de ses mouvements. Il avait des soupçons. La situation ne tarderait pas à dégénérer, à moins que Garnday parvienne à arranger les choses.

Le dîner s'acheva enfin. On continua d'entretenir le feu, pour la chaleur et la lumière qu'il prodiguait; c'était de surcroît un rempart précieux contre les prédateurs. La douce voix du conteur s'éleva pour rapporter, issue du *temps du rêve*, la légende de la chouette, qui expliquait pour quelle raison l'oiseau chassait la nuit. Allongées sur la terre rouge et molle, les familles se réchauffaient sous des peaux de wombat ou de wallaby. Bientôt, le silence s'abattit sur le campement. On n'entendait plus que le ronflement des hommes et, de loin en loin, les cris d'un bébé agité.

Garnday s'était nichée au creux du corps efflanqué de son mari, tandis que leurs deux garçonnets et le nourrisson se tenaient blottis contre le ventre de leur mère; les chiens dormaient près d'eux. Collée au dos de l'homme, la plus âgée des deux épouses lui barrait le torse de son bras, comme pour affirmer sa prééminence sur sa cadette.

Cette dernière savait déjà qu'elle aurait du mal à trouver le sommeil. Parmi les jeunes célibataires installés à l'autre bout du campement, elle distinguait la silhouette de Djanay à la lueur des flammes. Mais, s'il était couché, il ne dormait pas. Malangi et ses trois femmes reposaient un peu plus loin. Djuwe avait pris soin de se dégager imperceptiblement de l'enchevêtrement des corps – épouses et enfants mêlés – allongés autour de l'homme. La paix qui flottait dans l'air ne présageait rien de bon. Au contraire, le cœur de Garnday n'en battait que plus vite. Tendue, tous les sens en alerte, elle veillait, alors que la lune jetait des ombres qui dansaient sous les arbres.

Djanay avait bien mangé, mais il ne réussissait pas à s'assoupir. Il gagna furtivement les ténèbres plus épaisses: il ne supportait plus de voir Djuwe couchée auprès de son époux. Et puis il souhaitait échapper à l'œil inquisiteur de sa mère.

Le son de ses pieds nus était à peine audible. Il rejoignit la berge désertée de la rivière, où l'eau tourbillonnait autour des grosses pierres et cascadaient par-dessus les saillies. L'adolescent s'accroupit sur un rocher, dont la surface dispensait la chaleur emmagasinée pendant le jour, puis baissa les yeux vers son reflet. Celui-ci lui révélait un homme en

pleine possession de sa virilité, bien qu'il n'eût encore jamais approché de femme. La loi tribale interdisait tout rapport avant le mariage. Il avait beau savoir que Djuwe ne serait jamais sienne, l'effet qu'elle produisait sur lui embrumait son cerveau. Il plongea les deux mains dans la rivière pour les ramener en coupe vers sa bouche. Il but longuement, avec l'espoir que le *wandjina*, l'Esprit de l'eau, lui viendrait en aide.

Un murmure s'insinua dans l'obscurité.

— Djanay?

Il leva les yeux, stupéfait. C'en fut aussitôt fini de ses bonnes résolutions. Il se mit debout : le clair de lune soulignait le corps splendide de l'adolescente. Lorsqu'elle l'effleura de la main, il s'embrasa et la suivit sans mot dire au cœur du bush.

Ils se firent face. On n'entendait plus que leur souffle. Djuwe traça du bout des doigts une ligne brûlante qui courait de la tempe de son compagnon à ses lèvres. Puis elle glissa le long de son torse, de son ventre, et s'aventura plus bas encore. Elle lui sourit à travers ses cils. Une fossette apparut subrepticement cependant qu'elle se rapprochait de lui.

— Enfin, susurra-t-elle.

Djanay pouvait à peine respirer. Il hésita, toucha ses seins, s'émerveilla de les sentir peser au creux de ses paumes. Et, comme il les agaçait de ses pouces, les sombres mamelons durcirent.

La jeune fille posa une main sur l'abdomen de l'adolescent avant d'explorer sa douloureuse et palpitante érection.

— Vite, souffla-t-elle. Avant qu'on nous découvre.

Djanay put enfin laisser libre cours à ce désir immense qu'il réprimait depuis qu'il avait croisé Djuwe pour la première fois.

Épuisés, le corps luisant de sueur, ils gisaient sur le sol, les membres enlacés, tâchant de reprendre leur souffle. Mais ils avaient goûté le fruit défendu : dès qu'ils se livrèrent à d'autres caresses, la faim les tenailla de nouveau, plus impérieuse que jamais.

Tout à leurs ébats, ils ne remarquèrent pas la silhouette attentive et muette qui finit par s'éclipser au milieu des ombres.

Le jour n'était pas encore levé. Garnday avait les paupières lourdes. Elle avait demandé à ses deux aînés d'aller chercher du bois, pendant qu'elle allaitait le nourrisson. Son mari dormait encore, mais la vieille épouse tisonnait déjà les braises. La mère de Djanay bâilla et se gratta la tête pour en ôter habilement les poux et les tiques, avant de les écraser entre deux ongles. Elle était demeurée éveillée assez longtemps pour entendre ronfler la première épouse, mais quand, après avoir sombré à son tour, elle avait rouvert les yeux au beau milieu de la nuit, elle avait constaté qu'il était trop tard pour empêcher l'inévitable.

Elle se consolait en songeant que sa rivale ne s'était aperçue de rien, pas plus que Malangi, qui avait dormi d'une traite. Garnday devait parler à son fils avant qu'on découvre le pot aux roses. Il fallait qu'il prenne pleinement conscience du danger. Elle s'isolait avec lui lorsque le reste du clan s'affairerait ailleurs.

Elle s'accroupit près du feu et s'empara du pilon de pierre. La tâche était fastidieuse : elle réduisait en farine un mélange de graines et de fines herbes, auquel elle ajoutait de l'eau pour confectionner des galettes, qu'elle mettait à cuire sous la braise. Ce pain sans levain constituait pour la tribu une nourriture de base. On le mangeait avant l'aube, avec de la viande ou du poisson. Si la chasse avait été bonne, on en consommait une portion supplémentaire au coucher du soleil, en guise de récompense.

Djuwe s'approcha du foyer. Elle apportait dans son panier de jonc des poissons qu'elle venait de pêcher. Elle laissa glisser en un tas miroitant leurs corps argentés à côté de Garnday.

— Je suis douée, se vanta-t-elle. J'attrape de grosses bêtes.

Le regard triomphant qu'elle jeta à son aînée frisait l'insolence, et ses paroles étaient équivoques. Garnday se retint de la gifler. Au lieu de quoi elle se mordit les lèvres et enveloppa en silence les poissons dans des feuilles, qu'elle déposa auprès des galettes. Elle attendrait son heure mais, tôt ou tard, elle déchaînerait sur l'adolescente toute la puissance de sa colère.

Cela dit, Djuwe ne portait pas seule la responsabilité de la faute. Djanay était un sot, il était influençable et fougueux,

comme tous les hommes. Ces derniers avaient beau se révéler d'excellents chasseurs, ils avaient beau se glorifier de leurs exploits, ils ne pouvaient se passer des femmes. Là résidait leur faiblesse.

Le soleil paraissait tout juste à l'horizon et les gouttes de rosée scintillaient encore dans l'herbe haute. Aux quatre coins du campement, on discutait avec animation du départ imminent. Dès que chacun eut mangé presque à en éclater, on éteignit le feu. Les hommes rassemblèrent leurs lances, leurs boomerangs, leurs *woomeras* et leurs boucliers.

La plus âgée des femmes entreprit, comme tous les ans, de ramasser des œufs d'émeu. Ses compagnes, auxquelles elle aboyait des ordres, les transportèrent ensuite jusqu'à la rivière en prenant mille précautions. La viande du *ngurrurdu* était coriace et pauvre en nutriments, mais ses œufs non éclos, une fois débarrassés de leur contenu, constituaient de parfaits récipients à eau. On avait avec soin percé un trou dans chacun d'eux, au moyen d'un caillou aiguisé. Les femmes les remplirent par cette ouverture, qu'elles bouchèrent ensuite avec un tampon d'herbes roulées en boule.

— Ça suffit, décréta la doyenne. À présent, distribuez-les.

Elle ajouta d'un ton criard :

— Mais attention, il ne faudra s'en servir qu'en cas d'urgence. Il y a mille autres façons d'obtenir de l'eau dans le désert.

Ayant calé plus confortablement le bébé sur sa hanche, Garnday mit ses œufs en sécurité. Penchée sur son robuste bâton à creuser, elle attendit que les aînés aient adressé leur chant aux Esprits avant le départ. Il lui avait été impossible de parler à Djanay – elle devrait patienter.

Une nuée de minuscules oiseaux aux couleurs vives piqua soudain vers le campement. Les uns après les autres, ils plongeaient de loin en loin en direction de la rivière. Enfin, ils se perchèrent dans les arbres. Leur manège était de bon augure. Les volatiles étaient rentrés chez eux. La tribu reviendrait aussi.

Une fois entonnés les chants de circonstance, une fois le rituel accompli, les aînés frappèrent le sol de leurs pieds, levèrent leurs boucliers et poussèrent un grand cri de triomphe. Il était temps de se mettre en route.

Le clan délaissa les longues ombres fraîches des falaises pour pénétrer dans une région pleine de contrastes. La terre était aussi rouge que du sang, les arbres chétifs et desséchés. Il régnait une telle chaleur que le sol aride paraissait onduler. Les éruptions survenues jadis avaient creusé des gorges profondes et fait jaillir des pics rocheux noir et rouge. Des fourmières géantes montaient la garde. La tribu cheminait lentement vers le sud. Le ciel, d'un bleu limpide, laissait voir une colonne grise à l'horizon. Il s'agissait de l'Esprit de la Montagne Creuse, vomissant feu et fumée pour mettre en garde les imprudents qui s'aviseraient d'aller plus loin. Mais Garnday ne craignait rien : les Kunwinjku ne s'aventureraient pas sur les terres interdites. Leur périple les mènerait au cœur du *rêve*, au pied des monts sacrés Uluru et Kata Tjuta.

Aux journées suffocantes succédaient des nuits glacées. Un cycle lunaire entier se déroula avant que la mère de Djanay parvînt à s'adresser à son fils – il l'évitait soigneusement.

La tribu avait atteint le centre torride de sa grande île. La terre devenait plus douce, elle se soulevait en nuages de poussière à mesure qu'hommes et femmes approchaient du lieu de campement traditionnel. On se trouvait à Karlu Karlu. Les énormes rochers lisses et arrondis qui jonchaient le sol étaient les œufs du Serpent arc-en-ciel, déposés là pendant le *temps du rêve*.

Cet endroit sacré dégageait une atmosphère si saisissante que les adultes ne s'y exprimaient qu'à voix basse, et les bambins se collaient à leur mère : des esprits malfaisants, disait-on, vivaient parmi les œufs. Il leur arrivait de prendre forme humaine pour attirer à eux les petites filles ou les petits garçons. Une fois enlevés, ces derniers ne reparaisaient plus, à moins qu'on entonnât les chants appropriés – et encore, il arrivait qu'on échoue. Quand les esprits avaient ravi un enfant, ils ne lui rendaient sa liberté qu'à contrecœur.

Garnday psalmodia avec les autres femmes à l'adresse du Serpent arc-en-ciel. La sorcière agita bruyamment sa gourde magique et les hommes frappèrent leurs boucliers de leur lance pour chasser les démons. Enfin, le territoire fut déclaré sûr.

Pendant la journée, les chasseurs avaient tué deux serpents, ainsi qu'un gros lézard, qu'on mit à cuire au-dessus du feu. Garnday s'en alla cueillir les larges feuilles charnues des plantes qui croissaient à l'ombre des rochers. Elles renfermaient de la sève et de l'eau, et l'on pouvait les broyer pour obtenir un baume apaisant contre les piqûres d'insecte, les entailles et les écorchures. Mais une autre raison plus impérieuse l'avait poussée à s'éloigner du campement : elle venait d'apercevoir Djanay flânant dans l'obscurité.

— Il faut que nous parlions, commença-t-elle.

— Je n'ai rien à te dire. Laisse-moi tranquille.

— J'ai des yeux pour voir, siffla-t-elle. Je sais ce que tu fais avec Djuwe.

Il refusait de soutenir le regard de sa mère.

— Tu ne sais rien, marmonna-t-il.

Elle lui attrapa le menton pour le contraindre à se tourner vers elle.

— Si, je sais. Et il faut que ça s'arrête. Immédiatement. Malangi la surveille, et il vous tuera tous les deux.

— Occupe-toi de tes enfants. Moi, je suis un homme, maintenant.

Déjà, il faisait demi-tour, mais sa mère lui saisit l'avant-bras.

— Puisque tu es un homme, tu connais le châtiment réservé à celui qui enfreint le *mardayin*. Djuwe ne t'apportera que des ennuis.

Le visage de Djanay ne laissait rien deviner de ses sentiments. Il se dégagea pour disparaître dans les ténèbres en quelques grandes enjambées.

La lèvre de sa mère se mit à trembler et elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle les essuya avec colère, rassembla les précieuses feuilles et contempla la lueur des flammes. Elle avait perdu son fils.

Elle ferma les paupières en implorant le secours du Serpent arc-en-ciel. Hélas, elle savait que le Grand Esprit lui-même ne pourrait rien contre le désir de Djanay ni les ruses d'une dévergondée.

Après le dîner, puis le récit du conteur, Garnday installa ses enfants à côté de leur père. Elle avait le cœur gros. Cette nuit encore, et malgré sa fatigue, elle ne dormirait pas beaucoup, car Djuwe avait pris place en périphérie de son cercle familial, prête à rejoindre Djanay. Quant à l'excitation de ce dernier, elle sautait aux yeux. Sa mère tira la peau de kangourou sur ses garçonnetts et invita les *dalkans* à se rapprocher d'eux pour leur prodiguer leur chaleur. Son devoir accompli, elle se faufila dans le noir.

La lune printanière n'avait parcouru qu'un tiers de sa course nocturne lorsque Djuwe s'assit en repoussant la fourrure qui la protégeait du froid.

Garnday se raidit. Elle tourna aussitôt le regard vers son fils. Il feignait de dormir, mais elle discerna le reflet des braises dans ses yeux à demi ouverts.

Ayant brièvement vérifié que son époux était assoupi, l'adolescente s'étira et laissa échapper un bâillement. Puis elle se dégagea prudemment de son groupe, avant de gagner les broussailles à pas de loup.

La mère de Djanay se figea.

Malangi venait de se redresser. Il observait sa femme.

Garnday se concentra de nouveau sur son fils, le cœur battant à rompre. Il continuait de simuler le sommeil.

Jetant une peau de kangourou sur ses épaules, son demi-frère le foudroya du regard.

La mère du jeune homme retenait son souffle.

Djanay remua, écartant peu à peu la fourrure de wombat qui le couvrait. Il prit appui sur un coude, prêt à emboîter le pas à Djuwe.

Malangi le scrutait.

Garnday brûlait de crier à son fils de prendre garde, mais le sort de l'adolescent ne dépendait plus d'elle.

Peut-être avait-il senti peser sur lui l'œil terrible de Malangi, car il s'immobilisa, garda la pose un moment, se retourna enfin comme s'il cherchait la position la plus propice à son sommeil. Il s'enroula dans la couverture.

Sa mère poussa un soupir de soulagement, mais elle avait la gorge sèche et le cœur emballé. Tôt ou tard, une tragédie

surviendrait. Elle quitta sans bruit son poste de guet pour partir à la recherche de Djuwe. Il fallait la convaincre de renoncer à une idylle que les soupçons de Malangi rendaient définitivement impossible.

Les œufs dressaient leurs lugubres silhouettes contre le ciel étoilé. Le pouls de Garnday continuait à galoper, tandis qu'elle suivait les sentiers ancestraux éclairés par les astres. Quand un lézard qu'elle était sur le point d'écraser fila sous son pied, elle réprima un cri d'effroi.

Un son étrange la cloua sur place. Elle tendit l'oreille. Le silence régnait à nouveau. Elle secoua la tête et s'arma de courage pour poursuivre sa route, mais son angoisse était si vive qu'elle tressaillait au moindre souffle de vent.

Elle contourna l'un des œufs et stoppa net.

— Va-t'en, lui cracha la première épouse. Tu n'as pas à voir ça.

La mère de Djanay s'approcha pourtant du corps recroquevillé qui gisait sur le sol.

— Qu'as-tu fait? chuchota-t-elle.

Sa vieille rivale soupesa ostensiblement la grosse pierre au creux de sa paume en baissant les yeux vers le cadavre de Djuwe. Le coup porté lui avait défoncé le crâne dont, pourtant, ne s'écoulait qu'un mince filet de sang.

— Elle a désobéi à la loi. Elle méritait d'être punie.

Horriifiée et fascinée, Garnday ne quittait plus le corps des yeux. Des nausées la tourmentaient et elle sentait à l'intérieur de sa bouche un goût amer, mais elle se ressaisit.

— C'est au mari de châtier son épouse, souffla-t-elle.

La vieille femme fourra le caillou meurtrier au fond de la bourse en peau de wallaby qu'elle portait à sa ceinture.

— Aide-moi à me débarrasser d'elle.

La mère de Djanay recula d'un pas. Les règles du clan interdisaient l'assassinat qui, perpétré de surcroît sur une terre sacrée, risquait de contrarier les Esprits. Leur colère s'abattrait sur l'ensemble de la tribu. C'était là l'œuvre d'une folle, à laquelle Garnday refusait d'être mêlée.

La main griffue de la première épouse se referma sur son bras. Elle se pencha vers elle ; son haleine était fétide.

— C'est avec ton fils qu'elle a enfreint la loi. Et c'est le mien qu'elle a couvert de honte, et avec lui notre famille entière. Mieux vaut qu'elle disparaisse avant que les aînés apprennent quoi que ce soit. Et je te conseille de m'obéir.

La menace était claire, mais la mère de Djanay redoutait davantage le courroux des Esprits.

— Tu n'aurais pas dû agir ainsi, répliqua-t-elle.

Elle tenta de se soustraire à la poigne de la vieille femme, mais celle-ci enserrait son bras comme un étau ; elle se révélait étonnamment robuste.

— Pourquoi n'as-tu pas laissé Malangi se charger d'elle ? Il savait qu'elle le trompait avec mon garçon. Il l'épie depuis le début de la nuit et, à l'heure qu'il est, il doit se trouver tout près d'ici dans l'intention de la surprendre.

— Alors, nous devons agir vite, murmura sa rivale en relâchant son étreinte. Nous sommes mères, toi et moi. Il est de notre devoir de défendre l'honneur de nos enfants, quel que soit leur crime.

Son visage flétri, percé de deux prunelles décolorées, ressemblait à un masque mortuaire.

— Ton fils se mariera bientôt, puis viendra le tour de ses cadets. Moi je n'en ai qu'un, mais il est appelé à diriger un jour notre tribu. Cette fille aurait tout détruit. M'aideras-tu, oui ou non ?

Il s'agissait d'une directive plus que d'une question. Il n'y avait pas d'échappatoire.

— Mais où allons-nous la cacher ?

— Je connais un endroit qui conviendra parfaitement. Dépêche-toi.